

NOUVELLES POLITIQUES NATIONALES ET ETRANGERES.

QUATRIEME ANNÉE RÉPUBLICAINE.

QUARTIDI 14 Fructidor.

(Ere Vulgaire).

Mercredi 31 Août 1796.

Influence décisive des amis de la paix à la cour de Vienne. — Relation publiée par cette cour sur tout ce s'est passé pendant et après la levée du siège de Mantoue — Inquiétude des Anglais sur le sort de leur roi, qui a manqué d'être pris par les Français, étant à la pêche. — Sortie générale de la garnison de Mayence. — Ordre donné par la cour de Vienne pour la formation d'un camp de réserve dans la Bohême — Rapport sur les pensions à accorder aux ci-devant religieuses employées dans le département de l'instruction.

Prix de l'abonnement, 9 liv. pour trois mois, 16 liv. pour six mois, et 30 liv. pour un an.

A L L E M A G N E.

De Ratisbonne, le 13 août.

Les lettres de Vienne s'accordent à dire que les amis de la paix ont gagné une influence décisive à la cour, & qu'on saisira le vœu que la diète a émis à ce sujet en dernier lieu, pour renouveler les pourparlers avec le gouvernement français. On attend à chaque instant ici M. le comte de Lehrbach arrivent de Munich. Néanmoins les politiques craignent qu'il n'y ait encore des lenteurs avant d'ouvrir les négociations. Le gouvernement britannique a un grand intérêt à traverser les vœux de l'Empire, ou du moins à traverser ses négociations, & il est aidé fortement par le parti autrichien qui vouloit continuer la guerre à outrance, quel qu'en pût être le résultat. On sait qu'au point où en sont les choses, tous les états d'Empire conclueront des paix partielles pour sortir de cette guerre malheureuse, si l'empereur ne se hâte d'y coopérer par lui-même. Et la mission de M. le comte de Lehrbach est d'empêcher toutes ces négociations particulières, qui ôteroient au chef suprême de l'Empire une influence qu'il ne peut perdre sans tomber dans une sorte de nullité de la plus grande conséquence pour la maison d'Autriche. On est donc fondé à croire que le comte de Lehrbach s'opposera à ce que les états d'Empire nomment une commission pour traiter directement avec la France, & qu'il demandera des pouvoirs à la diète pour que l'empereur soit autorisé à arrêter des préliminaires en son nom & au nom de l'Empire; ce qui ne manqueroit pas d'amener encore des longueurs; à moins que l'épée de Jourdan ne coupe toutes ces difficultés.

De Francfort, le 22 août.

On a reçu ici la gazette officielle de la cour de Vienne, où l'on a publié le récit envoyé par M. Wurmsér sur les

succès momentanés qu'il a obtenus en Italie & qui ont fait lever provisoirement le siège de Mantoue. Comme les journaux français n'ont pas donné les détails de ce dernier événement, voici comment la gazette de la cour de Vienne les raconte, d'après les dépêches du commandant de la place. Il n'est pas nécessaire d'avertir combien on doit se défier de ces relations officielles, dont le but principal est de ranimer les espérances du peuple autrichien, en exagérant les premiers succès de ses armées.

« La ville & forteresse de Mantoue a été cernée six semaines. Les 6 & 16 juillet, le général-major Buckasowich fit une sortie; il trouva l'ennemi plus fort qu'il ne le croyoit & perdit 400 hommes.

« Dans la nuit du 18, l'ennemi commença à bombarder la ville & la citadelle avec quatre batteries de 13 pièces chacune, & entreprit trois assauts; il fut repoussé trois fois par le général Ruckowia, qui lui tua 900 hommes & en blessa un plus grand nombre. Le bombardement continua sans interruption. Le feu prit dans plusieurs endroits de la ville: je fus obligé de demander que deux hôpitaux, signalés par des drapeaux noirs, fussent ménagés; ce qui fut accordé.

« Le 27, l'ennemi renouvela l'assaut sur le retranchement Migliaretto; il fut repoussé comme dans les précédens, par le général Ruckowia, qui fit encore échouer un troisième assaut, tenté dans la nuit du 29. Cette fois l'ennemi perdit beaucoup de monde.

« Le bombardement continua jusqu'au 31 juillet; à onze heures du soir, les derniers boulets rouges & bombes furent jettés: on entendit un mouvement extraordinaire dans le camp ennemi jusqu'à quatre heures du matin, auquel succéda un nouveau silence. Aussi-tôt qu'on s'aperçut que l'ennemi étoit décampé, on le poursuivit vivement; le butin que l'on a fait en vivres, munitions de guerre, &c. est si considérable, qu'il faudra plusieurs semaines pour en faire l'inventaire.

« Faute de troupes, on a armé les paysans; ils ont contribué à faire, en plusieurs fois, 580 prisonniers, un commissaire, dix officiers & deux secrétaires.

» On amène toujours des prisonniers, & chaque jour on découvre des magasins.

» On est occupé en ce moment à détruire les retranchemens de l'ennemi.

» La perte des troupes de S. M., pendant le bombardement, est de 120 morts, 395 blessés, parmi lesquels 14 officiers & 87 soldats perdus ou égarés ».

A N G L E T E R R E.

Extrait d'une lettre écrite de Londres, le 22 août.

Le 15 de ce mois, le roi qui passe ordinairement l'été à Weymouth, & qui y est maintenant, s'embarqua vers quatre heures de l'après-dînée pour aller à la pêche, divertissement qu'il aime beaucoup. Trois frégates se trouvoient dans le port; on le pressa d'en monter une ou de s'en faire escorter. Il refusa obstinément, & il entra dans une pinasse avec deux ses fils, un capitaine de vaisseau & quelques matelots. Il faisait beau; le vent étoit à l'ouest, & les pêcheurs furent poussés en peu de tems jusques sur les côtes de France; mais au moment du retour, un calme plat les surprit, & il leur fut impossible de revenir aussi vite. Comme à onze heures du soir ils n'étoient pas encore rentrés, l'inquiétude devint générale; les frégates sortirent. Deux d'entr'elles furent de retour dans le port à minuit & demi; elles avoient parcouru la Manche sans pouvoir rencontrer le roi. La troisième amena bientôt après un corsaire français qui étoit dans ces parages, & dont elle s'étoit emparé; mais comme les autres, elle ne donna aucune nouvelle de la pinasse. L'alarme se répandit aussi-tôt à Weymouth; personne ne vouloit se coucher. La mer n'étoit point agitée: on ne craignoit que l'ennemi; & pour la première fois, depuis qu'il est question de la guerre avec l'Espagne, on parla de la paix. *Nous subirons*, disoit-on, *toutes les conditions que la France nous dictera, pourvu qu'elle nous rende George*. Car vous devez savoir que depuis la maladie qui a failli à lui faire perdre la couronne, il n'a cessé d'être l'idole de la nation. Enfin le royal pêcheur rentra à une heure après minuit: en voyant l'impatience avec laquelle on l'attendoit, son premier mouvement fut de témoigner assez d'humeur. Il ne s'apaisa même pas en apprenant la prise du corsaire français qui auroit pu si facilement le prendre lui-même & l'amener en France, puisqu'il n'avoit que des filets à bord de son esquif. Il déclara qu'il ne prétendoit pas être esclave; qu'il retourneroit à la pêche, & qu'il ne vouloit pas qu'on l'attendit une autre fois.

La nouvelle de cet événement a développé, à Londres, les mêmes sentimens qui avoient éclaté à Weymouth. Chacun s'est félicité du hasard qui a empêché que le roi ne tombât au pouvoir des ennemis; mais on n'a pu s'empêcher de plaindre l'officier français, dont la destinée pouvoit être si brillante & qui est maintenant prisonnier.

A ce propos, je ne puis me dispenser de vous citer un mot de notre ancien ami Jean Wilkes, qui a fait beaucoup de sensation. Malgré le dérangement de sa santé, il a toujours conservé l'esprit, la gaieté & la tournure de plaisanterie que vous lui avez connus. Il y a quelque tems que le corps d'artillerie de Londres a donné un grand dîner où étoient les principaux magistrats & négocians de la Cité, & où présidoit le prince de Galles. On chanta après les toasts. Le prince de Galles proposa à Wilkes de chanter; il ne se fit pas prier, & il entonna l'antienne populaire: *God save the king*. (Dieu pré-

serve le roi). Le prince lui dit: *Depuis quand chantez-vous ces paroles là? — Depuis que j'ai l'honneur de connoître votre altesse royale*, répondit le malin alderman. Le trait a embarrassé un moment tous les convives; mais le prince a eu le bon esprit de n'y voir qu'un compliment fort bien tourné, ce qui a mis tout le monde à l'aise. On prétend cependant que S. A. R. n'a pas trouvé le lendemain matin le mot aussi gai qu'il l'avoit trouvé la veille.

B E L G I Q U E.

De Bruxelles, le 10 fructidor.

Dans la nuit du 20 août, toute la garnison de Mayence, divisée en quatre colonnes, fit une sortie générale sur les assiégés: il en résulta une des plus sanglantes actions de la campagne. Les principales attaques de l'ennemi étoient dirigées d'un côté sur les batteries élevées par les Français à la pointe du Mein, & d'un autre côté sur les retranchemens établis à Hochem & Biberich. Les Autrichiens parvinrent d'abord à repousser toutes les troupes républicaines qui s'opposoient à leur entreprise; ils avoient amené avec eux des pionniers pour détruire les ouvrages & combler les fossés. Les généraux français, ayant ramassé une partie de leurs troupes, attaquèrent l'ennemi de toutes parts: l'action fut terrible; de tous les côtés la terre étoit jonchée de morts & de mourans. Pendant le combat, le major Williams, avec ses chaloupes canonnières, fit un feu épouvantable sur un des flancs des assiégés. Enfin, après des efforts infructueux, les Autrichiens finirent par être entièrement repoussés: ils étoient cependant parvenus à endommager beaucoup d'ouvrages, qu'il faudra bien du tems pour réparer. La perte de part & d'autre a été des plus considérables. On a ramené à Francfort un grand nombre d'officiers & de soldats français blessés, parmi lesquels se trouvent le général Bonnard qui a eu le bras emporté, & le chef de brigade d'Arnaud, blessé à mort.

Quant à l'armée de Sambre & Meuse, on apprend par les dernières nouvelles qu'elle marche sur Ratisbonne, où, suivant toutes les apparences, elle doit être entrée en ce moment.

Les lettres de l'intérieur de l'Allemagne portent quel conseil aulique de guerre de la cour de Vienne a donné la formation d'une armée de réserve dans la Bohême, qui sera campée près de Prague. On assure que le commandement en a été offert au général Clairfayt, le seul des généraux autrichiens qui ont commandé en chef, à qui il reste encore une réputation qui n'ait point été flétrie par de grands revers.

On mande de Cologne que le commissaire du directoire exécutif dans les pays situés sur la rive gauche du Rhin & non réunis à la république, a reçu l'ordre de suspendre toutes les mesures, relatives tant à l'organisation des pays conquis qu'aux réformes projetées du clergé. On en conclut que la paix avec le corps germanique s'approche, & que le gouvernement français n'a plus de vues ultérieures d'aggrandissement.

F R A N C E.

De Paris, le 13 fructidor.

Ce n'est pas dans la rue des Marmousets, comme nous l'avons dit, mais dans celle de la Licorne, que l'horloger Arnoult a été tué par l'explosion de la boîte à laquelle il avoit mis le feu. Il est assez curieux de voir dans certains journaux comment les hommes de parti s'évertuent

quand chantez-
 l'honneur de
 alin alderman.
 vivives; mais
 qu'un compli-
 out le monde
 n'a pas trouvé
 l'avoit trouvé

de Mayence,
 générale sur le
 blantes actions
 de Pennem
 s élevées par
 autre côté sur
 rich. Les Au-
 tes les trouper
 ise; ils avoient
 e les ouvrages
 is, ayant tra-
 erent Pennem
 tous les côtés
 ns. Pendant le
 loupes cano-
 des flancs de
 eux, les Au-
 poussés: il
 beaucoup d'ou-
 arer. La peti-
 bles. On a ra-
 ers & de sol-
 ouvent le gé-
 & le chef de

n apprend pa
 Ratisbonne
 it être entie

portent quel
 Vienne a en-
 e dans la Ba-
 On assure qu
 al Clairfayt,
 andé en chef
 t point été il-

ire du direc-
 ive gauche
 equ l'ordre
 à l'organisa-
 tées du clerg
 manique s'ap-
 a plus de ve-

, comme no-
 que Phorlog
 ète à laque-
 voir dans ce
 ti s'évertue

tourner à leur profit la farce bête des drapeaux blancs.
 dit que les royalistes, dit l'Ami des Loix, avoient
 essent d'incendier le quartier où siège le directoire, et
 faire une *πρόσβολη* de tous les patriotes; c'étoit sans
 ute pour avirir les patriotes de leur dessein, que ces grands
 inspirateurs tiroient des boîtes & des pétards dans les
 es. Le journal des *Hommes Libres* convient que l'homme
 é dans la rue de la Licorne étoit un patriote très-conna-
 ans le quartier. En effet, il avoit présidé un comité
 volutionnaire. Il ajoute que c'est le premier assassinat
 omnis à Paris sur un patriote. L'aveu est digne de
 emarque. Louvet convient que Phorloger tué par l'ex-
 sion de sa boîte étoit un président de comité révo-
 tionnaire; & il attend qu'on lui explique comment ce
 président de 93, qui auroit marché il y a un mois
 contre la convention, en bonnet rouge, n'étoit pas un
 yalist. Ces tristes & plates folies sont à peine dignes
 des tréteaux de Nicolet.

Quelle journée honteuse pour les jacobins, que celle
 hier! Quelle grossièreté, quelle stupidité dans leurs
 stratagèmes! Ils forcent leurs amis les plus intimes à les
 désavouer. Prenons garde pourtant de nous accoutumer à
 les trop mépriser. Si l'exécution de leur complot fut mi-
 sérable, la pensée en est atroce; elle decele même l'é-
 tendue de puissance dont ils jouissent encore. Un fait est
 certain; c'est que les sociétés organisées par Gracchus
 Babeuf & Drouet existent encore; c'est qu'ils ont une
 police à eux pour contreminer la police du gouvernement.
 Comment en effet concevoir que huit drapeaux blancs
 aient pu être arborés, quelques-uns tout à côté du corps-
 de-garde; qu'une foule de cocardes blanches aient été
 semées dans les rues & attachés aux maisons de plusieurs
 particuliers en signe de prescription; que des boîtes aient
 été tirées à la même heure en différens quartiers? Un
 tel complot suppose une multitude d'agens bien dociles,
 bien disposés à tout affronter. Quoi de plus effroyable
 qu'une telle organisation de scélérats au sein d'une grande
 ville! Su perz le peuple en core agité de l'effervescence
 révolutionnaire, & vous verrez quels désastres pouvoient
 résulter d'une telle manœuvre.

Mais le peuple a aujourd'hui un penchant aussi déter-
 miné au repos, qu'il l'avoit auparavant à l'agitation; il se
 souvient très bien de tous les complots dont il a été dupe.
 Les villes ruses le trouvent en garde contr'elles, & il
 sait même démêler les nouvelles. Lorsqu'un crime a été
 commis, son bon sens lui dit de l'attribuer à ceux là
 qui sont capables de tous les crimes & à qui seuls les
 crimes sont profitables. Personne ne s'est donc ému à
 l'aspect du drapeau blanc, parce qu'on a vu sur-le-champ
 quelles mains l'avoient posé. Les jacobins, qui avoient
 compté sur de vives alarmes, sur des mouvemens furieux,
 ont été épouvantés de la désaiguëuse inertie qu'a montrée
 le peuple. Le gouvernement n'a pas pris le change sur la
 nature du complot. Dans une proclamation affichée aujour-
 d'hui, il l'attribue à l'anarchie. Les plus embarrassés
 sont les prophètes de ce mouvement qui, selon eux,
 devoit nous préparer, dans Paris même, une nouvelle
 Vendée. Artisans de tous nos troubles, ne pensez pas
 qu'il vous suffise, lorsqu'un de vos complots a été décou-
 vert, de rester muets; n'espérez pas de voir se succéder
 sans cesse, pour chacun de vos crimes, une nouvelle
 amnistie. Qu'importe que vos crimes anciens soient cou-
 verts, lorsque vous en méditez de nouveaux! O légis-

lateurs! gardez-vous d'envoyer du fond des prisons de
 nouveaux auxiliaires à cette armée de scélérats! Qu'ils
 approchent des tribunaux constitutionnels, ces hommes
 qui animoient les victimes ou pronouçoient les arrêts de
 mort dans leurs tribunaux de sang! La justice ne sera
 pas même sévère pour eux! L'horreur du sang est aujour-
 d'hui trop générale pour multiplier les supplices; mais
 malheur à la société qui oublie le soin de sa propre
 sûreté, & dans laquelle des législateurs prononceroient
 ces mots: *les voleurs et les assassins seront impunis.*

CORPS LEGISLATIF.

CONSEIL DES ANCIENS.

Présidence du citoyen MURRAIR.

Séance du 12 fructidor.

Organe d'une commission, Lecouteux propose de re-
 jeter la résolution qui autorise les receveurs de départe-
 temens à donner, au prix du cours, par le directoire,
 les mandats aux soumissionnaires de biens nationaux qui
 en auroient besoin pour acquitter leurs soumissions. Cette
 résolution a l'inconvénient de faire donner au gouver-
 nement des mandats à 3 liv. & au dessous, tandis qu'ils
 pourroient les placer dans les départemens à 12 & 15 liv.
 Elle sera d'ailleurs d'une exécution extrêmement vicieuse.

Dupont de Nemours trouve que la résolution est avan-
 tageuse au trésor public, en ce qu'elle lui évite la perte
 que les mandats ne manqueraient pas de subir pendant
 le tems qui s'écouleroit jusqu'à leur versement dans les
 caisses de la trésorerie, en ce qu'elle le fait venir au
 contraire, pendant ce délai, des écus qui auroient été
 donnés en échange des mandats, ce qui peut servir à
 adoucir le sort des rentiers.

Jéhannot pense que la résolution opérera la déprécia-
 tion totale des mandats, parce qu'elle en mettra un beau-
 coup plus grand nombre en circulation, en retirant des
 caisses ceux qui y étoient déjà rentrés.

La discussion se continue entre Lecouteux qui repro-
 duit ses objections; Cornillau & Cretet qui sont de son
 avis; Dupont, D'arcy & Marbois qui soutiennent l'opi-
 nion contraire.

D'arcy appuie la résolution, parce qu'elle évite au
 soumissionnaire la peine de venir acheter à Paris des man-
 dats à 4 liv., qui, de retour dans son département, il
 étoit obligé de donner pour 40 sols, attendu la baisse
 du cours.

Sur la proposition de Vernier, le conseil ajourne la
 discussion à demain.

Le conseil se forme ensuite en comité général, pour
 entendre la lecture du traité de paix conclu avec le mar-
 grave de Baden.

CONSEIL DES CINQ-CENTS.

Présidence du citoyen PASTORET.

Séance du 13 fructidor.

Royer obtient la parole; il rappelle que le conseil a
 renvoyé à une commission particulière la motion faite le
 28 thermidor dernier, tendant à solliciter l'interprétation
 de la loi du 9 nivôse, an 2, relative au serment civique
 exigé des cidevant religieux ou autres filles vivant en
 communauté, employées dans le département de l'instruction.
 Il expose qu'il est de la justice & de l'humanité de
 venir au secours des personnes du sexe employées au
 département de l'instruction, que la faiblesse a pu en-
 traîner dans des erreurs, qui, par la nature de leurs

